



Par V. NIANGUI

Libreville/Gabon

NOUS sommes à la fin des années 1980. Ma « binôme » Sophie Lenga (que Dieu ait son âme) et moi sommes encore collaboratrices extérieures, notamment au service Sports où nous couvrons les sports de mains : handball et volley-ball.

Un après-midi, alors que nous sortons du laboratoire-photo où nous venons de remettre à Joseph Manianga, chef du service, les pellicules « kodak » pour la mise en carte des photos devant illustrer nos articles, nous tombons nez-à-nez avec un responsable.

Ne nous connaissant pas, celui-ci demande à Joe Manix qui nous sommes et ce que nous faisons dans une salle dont l'accès est "Interdit à toute personne étrangère".

Tentant de bredouiller une explication pour nous défendre, Joe Manix est inter-

Témoignages (suite)

«Sauvé par un Conseil des ministres»

rompu par le chef en question. Lequel lui rappelle d'ailleurs cette interdiction, bien lisible à l'entrée du labo-photo. Puis, d'un ton sec et menaçant, il lance à Manianga : « nous verrons ça demain ! », avant de tourner les talons.

Tétanisées de peur, nous ne savons pas quoi dire à Joe Manix pour nous excuser du tort que nous venons de lui causer, et surtout pour la menace de sanction qui pèse sur lui.

En désespoir de cause, nous sommes rentrées chez nous, mais avec la promesse de revenir le lendemain, afin de prendre connaissance de la sentence.

Sauf que ce même jour, se tient un Conseil des ministres, au terme duquel le responsable en question est relevé de ses fonctions à l'Union. Quel n'est pas notre soulagement, à l'écoute de cette "mesure individuelle".

Toutefois, pour être rassurées, nous retournons le lendemain, comme promis,



Véronique Niangui.

voir Joe Manix et savoir s'il a écopé d'une sanction.

Sur place, c'est un chef de service, avec un large sourire, qui nous accueille, et nous informe que le chef en question, qui avait sans doute l'esprit déjà ailleurs, n'avait même plus fait état de cette histoire.

Comme quoi, notre "Doyen", qui m'appelle affectueusement « Ma mère », avait aussi la baraka. Lui qui a dû voir des vertes et des pas mûres en 38 ans de présence à l'Union. Je ne peux que lui souhaiter bon vent dans ce repos bien mérité.

"Tu n'es jamais arrivé à Ntoum..."

Par ONDOUBA'NTSIBA

Libreville/Gabon

Nous sommes un jour d'août 1995. Encore jeune stagiaire à l'Union, je suis désigné pour couvrir la tournée du ministre d'Etat, ministre des Affaires étrangères de l'époque, Casimir Oye Mba, par ailleurs élu du Komo-Mondah dans sa circonscription politique. Et "Joe Manix" est le photographe commis pour cette mission.

Quelques "anciens" ont attiré mon attention sur le comportement d'un des collaborateurs de M. Oye Mba, en charge de conduire la presse. Celui-ci ayant l'habitude d'abandonner les journalistes à



Anicet Ondouba'Ntsiba

l'avant-dernière étape de la tournée. Fort de ce conseil, je décide donc de ne

laisser aucune marge de manœuvre à ce collaborateur zélé.

C'est ainsi qu'à l'avant-dernière étape de la tournée, je le surprends justement en train de vouloir quitter les lieux de manière discrète, sans avertir la presse. Je l'empêche de partir et une dispute s'en suit.

Quelle n'est pas ma surprise lorsque, de retour de la salle où est servi le rafraîchissement, "Joe Manix" me sermonne en

ces termes : "Tais-toi ! Tu n'es jamais arrivé à Ntoum de ta vie, on t'emmène à

Ntoum et tu veux faire le bruit aux gens". Je n'ai que les éclats de rire comme réaction. Moi qui, quelques mois plus tôt, rentrais seulement de Belgique où j'ai passé plus de quatre ans...

Heureusement pour la cohésion de notre équipe de reportage, quelques minutes plus tard, il reviendra à de meilleurs sentiments à mon égard, après avoir su que, comme d'habitude, notre "conducteur" voulait nous abandonner sur le site. Et sur le chemin du retour, il ne fera que saluer ma vigilance, me conseillant de la renforcer désormais tout au long de ma carrière de journaliste. C'est là que j'ai commencé à connaître l'homme. C'est-à-dire un être capable de souffler le chaud et froid.

"Ces gens-là ne sont pas sérieux, petit frère"

Par Issa IBRAHIM

Libreville/Gabon

COURANT octobre 2000. Joseph Manianga (Joe Manix) et moi faisons partie de l'équipe de reporters qui accompagne le ministre de l'Education nationale d'alors, André Mba Obame, dans la tournée de distribution gratuite de manuels scolaires à l'intérieur du pays, décidée par le chef de l'Etat, Omar Bongo Ondimba. Dans les étapes de l'Ogooué-Ivindo, Woleu-Ntem, Ogooué-Lolo et Haut-Ogooué notamment. La partie de l'Ogooué-Lolo fut la plus éprouvante pour nous dans cette caravane de "L'égalité des chances devant l'éducation". Arrivés à Koula-Moutou, un samedi après-midi, nous espérions y passer la nuit pour récupérer de la fatigue de l'étape de Makokou via Libreville, la veille. Davantage encore mon coéquipier aîné. Il a une bonne raison : la mère

d'un de ses enfants vit dans la ville, m'a-t-il informé depuis Libreville. Fonctionnaire, elle a été affectée dans une des administrations du chef-lieu de l'Ogooué-Lolo.

"Voici ta belle-sœur", me présente-t-il à une jeune créature qui s'est jointe à nous, en fin de cérémonie, à la place de l'Indépendance noire de monde. On est en toute fin d'après-midi. Un dîner nous attend chez un des caravaniers, illustre fils de la localité, Jean Massima, ministre délégué aux Transports et à la Marine marchande, à l'époque.

L'apéritif d'abord, puis le repas qui se prolonge tard dans la nuit. De longues causeries aussi. Vu l'heure qui avance, nous sommes convaincus de passer la nuit à Koula-Moutou. Mon compagnon, radieux, me confie qu'il ira passer la nuit chez la mère de son enfant.

C'est, hélas, sans compter sur le programme du chef de la délégation. On approche presque les 23 heures lorsque notre



Issa Ibrahim.

C'est alors que Joe Manix me lance, l'air dépité : "Ces gens-là ne sont pas sérieux, petit-frère".

Le voyage est des plus épiques. L'un des luxueux 4x4 du convoi tombe constamment en panne. Il faut chaque fois alimenter le ra-

convoi, renforcé par quelques véhicules mis à disposition par le ministre Massima, s'ébranle vers Franceville, notre prochaine étape.

diateur en eau dans des villages endormis qu'on traverse. "Tu vois bien qu'on pouvait dormir à Koula-Moutou", ne cesse de me répéter mon coéquipier d'infortune. A 2 heures du matin, nous sommes encore aux environs de Matsatsa, sur une route non goudronnée et boueuse.

Nous atteignons Franceville vers 3 heures du matin. Nous prenons nos quartiers au Leconi palace et...dînons autour de 4 heures. Au matin, nous apprenons que la distribution des manuels scolaires sur Franceville a été reprogrammée pour une date ultérieure. A la place, la caravane ministérielle visite le chantier du futur lycée d'Excellence de Franceville. Nous regagnons Libreville dans la journée pour la prochaine étape : Oyem.

Dans l'avion qui nous ramène vers la capitale, mon voisin de siège, Joe Manix, fulmine à l'idée de n'avoir pu passer la nuit à Koula-Moutou...

Gaston Ngoubili : "Joseph Manianga est un monument de la photo"

Propos recueillis par G.R.M

Libreville/Gabon

«Lorsque je suis arrivé à l'Union, à la fin des années 1980, à l'époque du directeur général Paul Mbadinga Matsiendi, c'est mon grand-frère Joseph Manianga Mourombo qui m'a encadré. Notamment lors de mon premier reportage. C'était difficile, mais il fallait s'y mettre. A l'époque du parti unique,

il n'était pas facile d'approcher un ministre. Mais il ne cessait de m'apprendre comment se tenir lorsqu'on est face à des personnalités, d'être toujours courageux et serein sur le terrain, quels que soient le reportage et le public qu'on a en face.

Je me souviens encore de mon premier reportage à la présidence de la République, où il n'était pas facile pour moi de filmer le chef de l'Etat. Je l'avais expliqué à "Joe Manix" et il m'avait répondu : "Tu as choisi un métier qui peut t'amener loin. Quand tu es devant le président, ne le filme pas quand il a les yeux

fermés". Au niveau du laboratoire, c'est lui qui développait mes films. Mais il m'avait montré comment le faire, estimant que je devais maîtriser tout ce qui tourne autour de la photo si je voulais durer dans ce métier. Du coup, même quand il s'absentait, il ne s'inquiétait plus pour moi.

Je me souviens aussi qu'il m'avait conseillé qu'en arrivant tous les matins au boulot, je devais d'abord regarder ce qui est écrit dans le cahier de reportages pour savoir si je suis programmé ou non. A l'arrivée de Nelson Mandela au Gabon ou de Michaël Jackson

par exemple, c'était lui qui m'orientait sur les sites où je devais me déployer".

Joseph Manianga Mourombo m'a particulièrement impressionné avec les images de l'accident de Makongonio. Ce n'était pas donné à tout le monde de réussir une telle prouesse.

Mon grand-frère part en laissant un bon souvenir auprès des personnes qu'il a encadrées, dont moi. Je pense qu'un photographe est comme un militaire, même étant à la retraite, on peut toujours avoir besoin de lui".